



Philippe Pelletier

Le Puritanisme vert

Aux origines de l'écologie

Le Pommier

Philippe Pelletier

Le Puritanisme vert

Aux origines de l'écologisme

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2321-0

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021, octobre

© Le Pommier / Humensis, 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

Écologisme et puritanisme. Deux mots dont le rapprochement pourrait paraître incongru aux yeux de ceux qui pensent que le mouvement écologiste est hédoniste, affranchi et libertaire. Ou qui se font de l'écologisme une conception généreuse, lumineuse et joyeuse.

Tout dépend évidemment de ce qu'on entend par « puritanisme ». Le sens commun lui attribue certaines caractéristiques : rigoriste, moralisateur, prude, austère et rigide. Son étymologie renvoie au mouvement religieux éponyme (*puritan*), secte presbytérienne anglaise dont les membres mécontents choisirent d'émigrer en Amérique à partir du XVII^e siècle. De nos jours, le puritanisme revêt de multiples dimensions qui dépassent cette origine, mais son sens élargi reste lié à cette géohistoire.

Quant à son association avec l'écologisme, elle ne doit pas surprendre outre mesure à l'heure où se multiplient les phénomènes dits d'« écologie punitive », soit des injonctions de tous ordres (alimentaires, comportementales) ou des interdictions strictes fondées sur une réglementation environnementale.

Ces caractères austères et autoritaires renouent en réalité – et c’est la thèse de ce livre – avec les prémices de l’écologie et de l’écologisme qui s’ancrent dans un puritanisme originel. Pour le saisir, il faut définir ce que recouvrent différents termes, souvent objets d’une grande confusion sémantique.

Quand on évoque l’« écologie », en effet, de quoi s’agit-il vraiment ? D’une discipline savante, historiquement datée, épistémologiquement constituée et socialement située ? D’un courant politique qui s’appuierait sur cette science, et si oui, jusqu’à quel point ? D’un mode de vie soucieux du respect de la nature, de la propreté, de l’hygiène, de la réduction des déchets, de la frugalité ? D’une aspiration cosmique et métaphysique qui viserait à « sauver la planète » ?

Il pourrait bien s’agir de tout cela à la fois, c’est-à-dire d’une idée globale et généreuse selon les uns, d’un fourre-tout finalement confus selon les autres. Puisque chacune de ces composantes est porteuse de vertu ou de bien-être, on comprend aussi avec quelle facilité, au-delà des calculs électoraux ou médiatiques, tel ou tel courant politique peut s’en réclamer.

Un parcours historique et idéologique

Le mélange des genres qui produit la confusion sémantique relève d’une certaine amnésie. Selon une vision habituelle, l’écologisme serait un phénomène récent. Il se serait rapidement constitué en tant que sensibilité environnementale à l’issue des Trente Glorieuses, lesquelles ont été caractérisées par une expansion industrielle, un étalement urbain, une transformation des milieux naturels et une dégradation

des conditions de vie (pollutions, enlaidissement des paysages). Pour certains, cela remonte même au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en particulier à partir de la destruction atomique des villes japonaises de Hiroshima et de Nagasaki.

Or, les prémices intellectuelles, théoriques et métapolitiques de l'écologisme s'élaborent dès le milieu du XIX^e siècle. Rien que de très logique : le processus correspond à l'essor de la révolution industrielle, mais aussi à la remise en cause des visions traditionnelles de la nature sous l'effet des nouvelles théories comme le positivisme ou le darwinisme, voire le marxisme.

Au « Puritanisme » doté d'une majuscule en tant que phénomène historique correspond de façon élargie, sur le plan socioculturel, le puritanisme doté d'une minuscule qui désigne des valeurs et des comportements englobant les mœurs, la sexualité, la vie politique et le rapport à la nature. Shakespeare ou Ronsard l'utilisent déjà dans ce sens-là. En effet, « le puritanisme, phénomène religieux au départ, s'est mué en autre chose, qui ne pouvait plus être limité à la seule religion, parce que les puritains comme d'autres, avant et après eux, se sont assigné la tâche formidable de sanctifier l'existence dans tous ses aspects, social, économique, sexuel, y compris dans la vie des affaires et l'usure¹ ».

Ses nombreuses variantes théologiques, décrites dans d'autres ouvrages et qui ne seront pas détaillées ici, ne contreviennent pas à la thèse générale de ce livre². Le terme,

1. A. Himy, *Le Puritanisme*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1987, p. 6.

2. D. Lacorne, *De la religion en Amérique. Essai d'histoire politique*, Paris, Gallimard, 2012, nouvelle édition mise à jour et augmentée.

qui remonterait aux dissensions religieuses de la fin de l'Empire romain, réapparaît en 1566 peu avant la définition par le théologien anglais Thomas Cartwright (1535-1603) d'une « Église purifiée et exempte de corruption¹ ».

Le protestantisme générique dont relèvent le Puritanisme et le puritanisme est également composite, et lui-même sujet à des appellations variées ou controversées. Ses partisans préfèrent parler de « Réforme » et de « réformés », conformément à ses pionniers historiques, tandis que leurs opposants catholiques les appellent « protestants ». En leur sein, les luthériens s'appellent eux-mêmes ainsi, tandis que les calvinistes préfèrent se considérer comme des « évangéliques » ou plus largement des « réformés ». Par commodité, on dira « calvinisme » et « calvinistes ». Le rapport entre Puritanisme et calvinisme est historiquement et spirituellement avéré, mais les deux ne se confondent pas.

Le puritanisme, dans ce livre, est envisagé sous ses deux aspects, car il a partie liée avec l'évolution, sur deux siècles, d'un mouvement qui s'interroge sur l'interface entre nature et société, et qui finira, avec d'autres facteurs, par structurer l'écologisme au sens large, à la fois idée et action. Il s'agit d'analyser ses fondements historico-religieux, ce qui relève à la fois de la théologie, de la philosophie et de l'intellect à travers pensées et penseurs. Il faut également voir leur application générale, même subreptice, ce qui relève de l'histoire politique.

Autrement dit, le puritanisme n'a pas besoin de se nommer pour exister, surtout dans des sociétés apparemment

1. J.-P. Martin, *Le Puritanisme américain en Nouvelle-Angleterre (1620-1693)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1989, p. 71.

déconfessionnalisées. Car l'idée religieuse à laquelle il est attaché est bien plus prégnante qu'on ne le croit en matière d'écologie. Le grand public et la plupart des savants ignorent ou veulent ignorer que nombreux sont les intellectuels chrétiens qui s'intéressent à la question écologique. Pensons à Jean-Pierre Dupuy, Dominique Bourg, Bruno Latour ou encore Paul Ricœur, pour ne prendre que l'exemple de la France et des plus connus, sans oublier des figures comme Pierre Rabhi ou la plupart des partisans de la décroissance comme Vincent Cheynet.

La liste pourrait être longue : la nature et l'écologie étant au cœur des agendas en ce XXI^e siècle débutant, tout intellectuel se doit de s'y intéresser, quand bien même seraient minces ses compétences en botanique, en zoologie, en pédologie ou en climatologie. Comme on peut philosopher de tout, ces lacunes sont tolérables, bien qu'agaçantes. Pour autant, le public ne doit pas être trompé sur l'idéologie mobilisée plus ou moins ouvertement en la matière, en l'occurrence la foi monothéiste. Il n'échappera à personne au passage que le fait religieux constitue, avec la nature, l'un des grands enjeux de ce siècle. Il suffit de penser à ce qui se passe au Proche-Orient et à peu près partout, de Jérusalem à Belfast en passant par Beyrouth, Sittwe en Birmanie ou encore dans certaines villes indiennes.

La foi monothéiste n'est évidemment pas neutre puisque la vision du monde dont elle est porteuse a été bâtie par des générations de croyants. Le puritanisme en est l'une des principales composantes car, outre son noyau dur cristallisé en Nouvelle-Angleterre, il essaime dans le reste des États-Unis pour devenir la culture WASP, puis il s'étend à l'ensemble de la planète. Il touche le monde anglophone, déjà assez vaste,

selon une logique *globish*, puis il pénètre un peu partout jusque dans des pays comme la France, qui offre l'originalité d'être historiquement dominée par le catholicisme.

La recherche sur les origines puritaines de l'écologisme bute cependant sur une difficulté : la lecture à rebours, au risque de l'anachronisme et de la surinterprétation. La question de la nature, celle de son rapport à la religion sous la forme d'une « théologie naturelle », celle de la beauté des paysages ou des espèces sauvages, tout cela n'a jamais cessé de préoccuper les hommes et les femmes, savants, artistes, producteurs ou citoyens. Le romantisme, par exemple, constitue à maints égards, au début du XIX^e siècle mais même après, une forme de « retour à la nature ». La « théologie naturelle » constituait un cadre commun et intégrateur pour les recherches savantes en histoire naturelle et en géographie, même bousculé par le darwinisme¹.

Pour ne pas s'éparpiller ou bien par souci idéologique de construction *ex post* d'un récit légitimant, les histoires de l'écologie et de l'écologisme parues depuis bientôt un demi-siècle sont souvent construites sous le prisme des préoccupations environnementales actuelles. Au lieu de lire ce qui a réellement eu lieu, elles tendent souvent à voir ce qui annonce ou annoncerait les événements à venir (syndrome des précurseurs) ou ce qui aurait pu se passer si des obstacles ne s'étaient pas dressés sur le (bon) chemin (syndrome schmittien des ennemis). Selon cette démarche, qui relève finalement du prophétisme, ne sont pris en considération

1. D. N. Livingstone, « Natural theology and Neo-Lamarckism: the changing context of nineteenth-century geography in the United States and Great Britain », *Annals of the Association of American Geographers*, 74-1, 1984, p. 9-28.

que les auteurs ou les politiques qui rentrent dans le schéma téléologique.

Lire l'écologisme à l'aune du puritanisme permet cependant d'identifier un courant bien réel, qui ne doit pas faire oublier les autres tendances ou les autres préoccupations. Elle dégage un axe autour duquel pivote, sans qu'on s'en soit toujours rendu compte, une série de positions et de politiques. Elle met en valeur deux problématiques structurantes : le rôle de Dieu ; la question de la conservation ou de la protection de la nature.

Elle met aussi au jour un paradoxe : l'écologisme se veut porteur de valeurs considérées comme « bonnes », autrement dit il mobilise un registre moral finalement assez classique. Mais l'opposition entre le bien et le mal, consubstantielle à toutes les religions, du moins aux trois monothéismes, se confronte à la démarche scientifique dont la description objectivante n'opère pas sur le même registre. La science (les scientifiques) n'est pas censée dire le bien ou le mal.

Or, l'écologisme part apparemment d'une science, l'écologie, alors que son évolution historique est liée à un positionnement religieux, notamment puritain. L'analyser sous cet angle – histoire d'une pensée liée à une histoire matérielle – bouleverse les catégorisations que les écologistes et les philosophes de l'environnement opèrent en fonction non pas de cette histoire, mais d'une réécriture idéologique qui surinvestit la question des valeurs.

Le philosophe norvégien Arne Naess (1912-2009) formule ainsi en 1973 une dualité entre « écologie superficielle » (*swallow ecology*) et « écologie profonde » (*deep ecology*) au nom d'une différence entre valeurs. Timothy O'Riordan, géographe britannique né en 1942, distingue quant à lui

en 1976 une trilogie qui oppose l'« anthropocentrisme », le « biocentrisme » et l'« écocentrisme »¹. Holmes Rolston III, pasteur, fils et petit-fils de ministres presbytériens, précise en 1975, bien avant Paul W. Taylor ou John Baird Callicott, ce qu'on peut entendre par « biocentrisme ». Entre les deux dernières catégories, les distinctions ne sont d'ailleurs pas unanimement claires.

Dans ces schémas, souvent liés à la religion, le rôle des valeurs socioculturelles réelles rapportées à des enjeux économiques, politiques ou géopolitiques est sous-évalué, pour ne pas dire absent. La philosophie de l'environnement consacre bien souvent le grand retour de l'idéalisme philosophique.

Science, écologie et écologisme

À peu près un siècle s'est écoulé entre l'écologie savante forgée en 1866 et l'écologisme apparu en 1957 sous le nom d'« écologie politique » dans les écrits de Bertrand de Jouvenel (à ne pas confondre avec la *political ecology*, qui est une approche scientifique). Durant cette période, divers courants scientifiques et idéologiques se sont formés auxquels on n'a pas manqué de rechercher des précurseurs pour mieux leur donner une profondeur historique et une légitimité intellectuelle.

Cette démarche est hasardeuse : quand on dit du géographe français Élisée Reclus (1830-1905) qu'il est écologiste, on passe un peu vite sous silence que, de son vivant,

1. T. O'Riordan, *Environmentalism*, Londres, Pion, 1976.

il n'a jamais utilisé le terme même d'« écologie », qui pourtant existait déjà, et qu'il a durement critiqué son inventeur, le biologiste prussien Ernst Haeckel (1834-1919). En revanche, il a prôné nommément la « mésologie » et la « géographie sociale ».

Charles Darwin (1809-1882) se garde de donner un néologisme à sa théorie. Il reprend l'idée d'« évolution » déjà avancée par d'autres, comme Lamarck. Mais il n'évoque jamais l'écologie, ni ne se l'approprie, bien qu'il échange une correspondance savante avec Haeckel. Ce dernier, en revanche, conjugue la théorie du naturaliste britannique sur un mode résolument social-darwinien, avec une vision « gladiatrice » de la nature, où triomphent les plus forts.

Surgit ici le problème fondateur posé à l'écologisme : son rapport à cette science en particulier, à la science en général. Or peu d'analystes, finalement, soulignent le fait que cet écologisme, en tant que courant idéologique et politique, s'appuie sur la science, quand bien même il voudrait s'en éloigner ou la critiquer.

Même le positivisme d'Auguste Comte (1798-1857) n'est pas parvenu à un tel statut, malgré quelques référents comme ceux que l'on peut trouver sur le drapeau brésilien, arborant la devise comtienne *Ordem e Progresso* (« ordre et progrès »). Non plus que le marxisme, lequel s'appuie pourtant sur le principe d'un « socialisme scientifique » dont l'échec retentissant du lyssenkisme a montré les limites. Le concept de « socialisme scientifique » a d'ailleurs été avancé pour la première fois à propos des questions économiques et sociales non par Karl Marx (1818-1883) mais, sur d'autres bases, par Pierre-Joseph Proudhon (1800-1865) dans *Qu'est-ce que la propriété?* (1840).

Or, lorsqu'un courant idéologique et politique prétend se fonder sur une science, les dérives menacent. Deux d'entre elles sont connues : le scientisme qui, par sa prétention d'affirmer que la science a raison sur tout et toujours, remet finalement en cause son épistémologie même fondée sur le doute initial, ou, à tout le moins, l'hypothèse ; la volonté d'organiser la société sur le principe des « lois naturelles », en réalité interprétées par les êtres humains, c'est-à-dire une certaine partie de ceux-ci.

Paradoxe supplémentaire pour l'écologisme – ou confusion, selon une interprétation plus critique : sous sa bannière, on trouve aussi des personnes hostiles à la science ou à la technique.

À ce paradoxe s'en ajoute un autre, qui fait l'objet du présent essai : les racines idéologiques de l'écologisme plongent historiquement dans ce qui est *a priori* l'antithèse de la science : la religion, et singulièrement le protestantisme. En découle une série de questions qui portent sur les rapports entre chaque élément.

Le périmètre originel de l'écologisme concerne en effet des pays protestants : l'Europe du Nord d'abord (Allemagne, Royaume-Uni, Scandinavie, ainsi que la Confédération helvétique), puis les États-Unis d'Amérique et certaines anciennes colonies britanniques (Afrique du Sud notamment, Australie...). S'il existe, ce rapport privilégié entre écologisme et protestantisme ne serait-il pas incompatible avec la démarche scientifique dont se réclame l'écologie savante ?

Ne serait-il pas de surcroît contradictoire avec la thèse récurrente selon laquelle le christianisme serait à l'origine, précisément, d'une perte de conscience écologique,

prodrome à la crise environnementale actuelle ? Voire : le protestantisme resterait-il vraiment chrétien ?

Répondre à ces questions implique de ne pas s'arrêter à une version radieuse de l'histoire écologiste, dont les origines, y compris savantes, sont parfois teintées d'irénisme spirituel, où bien souvent est négligé le rapport concret, intellectuel et académique existant entre l'écologie savante et d'autres disciplines comme la géographie, la sociologie ou l'anthropologie. Quant à la politique, elle est souvent la grande absente de cette histoire.

La question est patente aux États-Unis d'Amérique où la relation entre écologisme et protestantisme est la plus structurante, sinon la plus évidente. Or, des auteurs très souvent cités comme Donald Worster ou Roderick Nash donnent une vision tronquée de la question écologiste. Ils ne retiennent bien souvent que la version irénique des choses, où l'écologie se situerait nécessairement dans le « camp du bien » selon un dualisme idéologique qui relève aussi bien de Carl Schmitt (vision du monde dressant amis contre ennemis), de Karl Marx (bourgeoisie opposée au prolétariat) que d'Oswald Spengler (faustiens contre décadents). Ils mettent de côté ce qui fâche, comme le rapport de certains écologues ou écologistes avec la question indienne, la question noire, la façon dont ils ont géré les parcs zoologiques. Ils ignorent aussi les rapports existant avec l'eugénisme qui transitent bien souvent par la problématique malthusienne, laquelle n'est traitée que sous l'angle des ressources et en aucune manière sous l'angle du culturel ou du politique.

Des travaux plus récents, notamment ceux de François Duban ou d'Alain Suberchicot pour l'Amérique, de Michel

Dupuy pour l'Europe, montrent cependant combien l'écologie savante – et, à travers elle, les politiques environnementales – se construit au contact des autres disciplines scientifiques et au sein d'un contexte idéologico-politique ou économique. Car elle n'a jamais évolué comme dans une sorte de vase clos, fût-il élargi, contrairement à ce que tend à montrer Donald Worster¹.

Dans sa ferveur écologiste, celui-ci a même attribué à Thoreau l'invention du mot « écologie » alors que, dans le manuscrit en question, celui-ci avait écrit « géologie² ». Avec *L'Amérique verte*, Thierry Paquot donne de nombreux éléments sur l'histoire de l'écologie et de l'écologisme, mais il n'approfondit pas les sujets gênants qu'il aperçoit. Il tente même de démontrer que tout est écologique, jusqu'à l'urbanisme³.

Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas de nier la gravité de la question environnementale, ni de mépriser les travaux qui traitent du sentiment de la nature. Mais l'inconvénient des légendes dorées, c'est qu'elles se ternissent,

1. F. Duban, *L'Écologisme aux États-Unis. Histoire et aspects contemporains de l'environnementalisme américain*, Paris et Saint-Denis-de-la-Réunion, L'Harmattan et université de La Réunion, 2000. A. Suberchicot, *Littérature américaine et écologie*, Paris, L'Harmattan, 2002. M. Dupuy, *Les Cheminements de l'écologie en Europe. Une histoire de la diffusion de l'écologie au miroir de la forêt (1880-1980)*, Paris, L'Harmattan, 2004.

2. Donald Worster a propagé cette erreur dans la première édition de son livre (1977), reprise d'une affirmation d'Edward J. Kormondy (*Concepts of Ecology*, 1969), qu'il a corrigée depuis (1994). D. Worster, *Nature's Economy: A History of Ecological Ideas*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

3. T. Paquot, *L'Amérique verte. Portraits amoureux de la nature*, Saint-Mandé, Terre urbaine, 2020.

sinon se brisent avec fracas dès lors que l'on découvre, parfois avec stupeur, que la réalité n'est pas celle qui nous est dépeinte.

George Perkins Marsh (1801-1882), par exemple, est considéré comme un pionnier de l'écologisme puisque, dans son ouvrage *Man and Nature* (1864), il dénonce les effets destructeurs des hommes sur l'environnement. Comme chez Reclus, dont il est le contemporain, il s'agit d'ailleurs plutôt de « géographie physique » qui traite de « nature ».

Selon Serge Audier, « sa trajectoire permet de mesurer, là encore, combien sont hâtives les généalogies qui assimilent l'écologie à une idéologie politique réactionnaire. Car Marsh, que l'on peut présenter comme l'un des pères de la critique écologique de l'activisme humain [*sic*] et de l'industrialisme, loin de s'inscrire dans des perspectives contre-révolutionnaires ou même conservatrices, était par ailleurs un homme attaché à des causes progressistes et émancipatrices¹ ».

Or, à part le fait que Marsh fut opposé à l'esclavagisme, ce qui ne fait d'ailleurs pas pour autant de lui un révolutionnaire, il paraît pour le moins abusif de le peindre sous un tel jour. En revanche, sa dévotion calviniste, son puritanisme, son appartenance au parti *whig*, ancêtre des républicains américains, son élitisme ou sa diplomatie au service de la puissance impérialiste américaine en tant qu'ambassadeur en Italie sont autant de dimensions de sa vie qu'il est difficile de ne pas considérer comme relevant d'une « idéologie politique réactionnaire ». Il semble non moins osé de prétendre

1. S. Audier, *La Société écologique et ses ennemis. Pour une histoire alternative de l'émancipation*, Paris, La Découverte, 2017, p. 164.

que Marsh serait au contraire « un savant progressiste et “humaniste”¹ ».

Dans la présentation de l'un des textes de Marsh publiés en français, Estienne Rodary ne dit rien de tout ce qui, il est vrai, viendrait ternir l'image de « la pertinence de la réflexion marshienne vis-à-vis des problématiques actuelles », celle d'un homme qui pose « les fondements de la réflexion sur les dépassements de la modernité² ».

Autre exemple : John Muir (1838-1914). Les essais écologistes le présentent comme un héraut de la *wilderness*, ce qu'il est assurément, mais ils négligent, sauf exception, de signaler que ses écrits sur la nature sont empreints d'un mysticisme dévot, voire franchement de bigoterie. À croire qu'il n'est pas vraiment lu ou, plutôt, que ses écrits sont soigneusement sélectionnés pour ne garder que les passages qui conviennent à un public aspirant aux sentiments tranquilles de la nature, mais réfractaires aux bondieuseries.

Lors de la polémique contre la construction du barrage de la vallée de Hetch Hetchy, l'un des articles de Muir (1912), « à forte connotation religieuse », se transforme pourtant, selon l'un de ses biographes, en « sermon », où « il n'hésite pas à évoquer une filiation entre Satan et les sénateurs favorables au projet » qu'il accuse d'être des « profanateurs de temple » incapables de « lever les yeux vers le Dieu des montagnes »³.

1. *Ibid.*, p. 168.

2. E. Rodary, « L'homme et la nature ; ou la géographie physique modifiée par l'action humaine, présentation », *Écologie & politique*, 2008, p. 157-164, p. 164 et 157.

3. J.-D. Collomb, *John Muir, écologie et parcs nationaux*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2013, p. 210.

De fait, John Muir « conserve un vague instinct misanthrope et asocial tout au long de sa vie¹ ». Il se montre notamment indifférent aux valeurs civiques, contrairement à Thoreau. Il ne fait aucune allusion aux rivalités impérialistes qui déchirent l'Afrique lorsqu'il y voyage longuement (1911-1912), un peu comme Aldo Leopold (1886-1948) qui, au retour d'une mission en Allemagne nazie en 1935, écrit deux articles sur... la forêt allemande. Quant à la nature sauvage que Muir feint d'être le premier à découvrir intacte et vierge, comme au matin de la Création, il omet de rappeler que les Indiens étaient déjà là, et qu'ils le sont encore².

Les parcours de ces personnalités, sur lesquelles nous reviendrons, ne suffisent évidemment pas pour affirmer qu'il existe un lien historique entre le puritanisme et l'écologisme, mais nous mettrons au jour, dans cet essai, un faisceau d'indices à l'appui de cette hypothèse. Certains auteurs, pour leur part, n'hésitent d'ailleurs pas à parler de « littérature protestante évangélique sur la crise écologique³ ». Selon Étienne Grésillon et Bertrand Sajaloli, « parmi les courants chrétiens, les Églises protestantes et orthodoxes montrent un intérêt pour l'écologie bien plus précoce que la catholique⁴ ».

En partant des mêmes données que l'historien de l'écologie Pascal Acot, voire en partageant certaines de ses

1. *Ibid.*, p. 176.

2. Voir A. Suberchicot, *Littérature américaine et écologie*, Paris, L'Harmattan, 2002.

3. J. Ball, « The use of ecology in the Evangelical Protestant literature on ecological crisis », *From Prospectives on Science and Christian Faith*, 50-1, 1998, p. 32-39.

4. É. Grésillon, B. Sajaloli, « Religion », *Dictionnaire critique de l'Anthropocène*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 709.

prémises, nous aboutirons à la conclusion contraire : oui, l'essentiel des « racines de l'éthique environnementale » sont religieuses, chrétiennes, plus spécifiquement protestantes et puritaines, y compris dans la *Naturphilosophie*, qu'il ne voit pourtant pas¹.

La controverse Lynn White

Avant de se concentrer sur le puritanisme, il convient de traiter la question plus générale des rapports entre christianisme et écologie. La meilleure porte d'entrée en la matière se révèle la controverse suscitée par l'article de Lynn Townsend White Jr. (1907-1987) au vu du nombre de références qui lui sont faites.

Publié en 1967, ce texte, « orchestré, controversé, sommaire, demeure un point de départ incontournable pour une question inévitable, même si son immensité défie la réponse », ainsi que le résume Jean-Claude Eslin². Il s'agit à l'origine d'une conférence donnée auprès de l'American Association for the Advancement of Science et reproduite dans la prestigieuse revue *Science*, d'où l'écho décuplé qu'elle a rencontré³.

1. P. Acot, « Du mouvement romantique à Aldo Leopold : quelques racines non religieuses de l'éthique environnementale », A. Fagot-Largeault et P. Acot (dir.), *L'Éthique environnementale*, Chilly-Mazarin, Sens, 2000, p. 81-97.

2. J.-C. Eslin, « Racines historiques de notre crise écologique », in D. Bourg et A. Papaux (dir.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015, p. 849a.

3. L. White Jr, « The historical roots of our ecologic crisis », *Science*, CLV-3767, 1967, p. 1203-1207.

CHAPITRE VI	
Les recompositions après 1945	257
Malthusianisme et développement, 258 – Vers l'écologie politique, 265 – L'écosystème déshumanisé, 274 – 1962: Rachel Carson et Murray Bookchin, 279 – Le puritanisme de Rachel Carson, 285	
CHAPITRE VII	
La maturation en Europe.....	291
Robert Hainard, naturalisme et pessimisme, 293 – L'écologisme du théologien Ellul, le feu vert de Charbonneau, 299 – Denis de Rougemont avant l'écologie, 305 – Denis de Rougemont et l'écologie, 312 – Ecoropa, 317	
CHAPITRE VIII	
Le XXI ^e siècle vert puritain ?.....	325
Le panthéisme d'Arne Naess, 329 – Sanctuarisation de la nature, 334 – La « dette écologique », concept catholique extensible, 337 – Le sixième commandement, 343 – Libération animale et WASP, 349 – L'archétype du jainisme, 354 – La nature religieuse du catastrophisme écologiste, 357 – Décadence, catastrophisme, 365 – Litanie et prophétisme, 372	
CONCLUSION	
La domination du puritanisme vert	377
L'écopuritanisme, 379 – Écopuritanisme et capitalisme, 382 – La dynamique anglo-américaine, 385 – La Seconde Réforme, 393 – Écopuritanisme et « place de l'homme dans la nature », 399	
INDEX DES NOMS PROPRES.....	407

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP